

Avant-propos

Cet ouvrage, qui « raconte » la Grande Guerre presque au jour le jour, présente le double intérêt de suivre les mouvements d'avancée et de recul des armées alliées en France, tout au long des mois, de 1914 à 1918, et, en même temps, de donner une vision vivante de ce qu'ont été ces quatre années pour tant d'hommes pendant cette période cruciale de l'histoire.

Paul Tuffrau, en effet, a fait toute la guerre sur le front, dans les tranchées. Jeune Normalien, sortant de la rue d'Ulm (promotion 1908), Agrégé des Lettres, il est parti en août 1914 comme sous-lieutenant de réserve. Il a terminé la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, Croix de Guerre, chef de bataillon dans l'armée du général Mangin et achevé l'année 1918 comme commandant de place à Sarrelouis.

Il sera blessé plusieurs fois pendant ces quatre années de guerre, mais refusera d'être évacué sauf pendant un mois, en juin 1917, où il aura le pied traversé. Il recevra, le visage bandé, la Légion d'Honneur sur le front des troupes. Et cette Légion d'Honneur sera accompagnée d'une nouvelle citation à l'ordre de l'Armée :

« Officier de grande valeur, d'une énergie et d'une bravoure remarquables. Blessé le 18 novembre 1914 au bras, a refusé de se laisser évacuer. A l'attaque du 25 septembre 1915, s'est élancé à l'assaut des positions ennemies en tête de l'une des sections de la compagnie de mitrailleurs qu'il commande. Blessé d'une balle au nez, a refusé de se laisser évacuer et a pris part aux attaques suivantes avec la même ardeur et le même courage. »

Il a partagé, au quotidien, avec ses hommes et ses camarades, leur vie, leurs souffrances et leurs joies. Il revoit en février 1918 les champs de bataille de la Marne, où, dans les terribles combats de 1914, il faillit être tué, — tout près d'ailleurs de l'endroit où, le

même jour, est tombé Péguy, qu'il avait rencontré peu de temps auparavant chez Romain Rolland. Au moment où, intérieurement il ressent une fierté légitime d'avoir été de ceux qui s'étaient battus là, les mots du colonel Dubyadoux, tué devant le cimetière d'Etrépilly, lui reviennent à l'esprit : « Ce sont les morts qui gagnent les batailles... » Cette phrase, qu'il n'a jamais oubliée, lui paraît mettre les choses au point. C'est bien, en effet, cette abnégation des combattants, poilus comme officiers, qui acceptent de vivre dans des conditions souvent épouvantables, sans se plaindre, qui donnent leur vie sans compter, c'est bien elle qui a donné la victoire au pays.

Il constate que, trop souvent, des ordres inadaptés sont transmis par des états-majors qui ne connaissent pas le terrain, et qui, faute de compétence vraie, exposent des vies bien inutilement.

Il lui est difficile de le dire en pleine guerre, dans les articles qu'il envoie régulièrement au quotidien Le Journal sous le pseudonyme de Lieutenant E.R. et qui, plus tard, seront édités par Payot, sous le nom de Carnet d'un Combattant.

Mais il tient des carnets où il note la vie dans les tranchées, et ses remarques sur certains comportements des uns ou des autres.

Ce qui fait le côté très particulier de ces notes, c'est non seulement qu'elles ont été écrites par un homme qui a participé pleinement au combat, pendant toute la guerre, qui en a vécu toutes les difficultés et toutes les horreurs, mais aussi qu'elles sont le fait d'un écrivain et d'un véritable humaniste : alors qu'il passe de tranchée en tranchée, exposé, comme ses hommes, aux balles, aux grenades, aux obus qui éclatent autour d'eux, tuant beaucoup, blessant d'autres, les renversant souvent, au milieu d'intraçables chaos de morts défigurés, mutilés, d'innombrables membres humains arrachés, dispersés partout, sur lesquels parfois il « faut » marcher pour se frayer un passage, — il reste sensible à la beauté des paysages, à la douceur du printemps, à l'harmonie et au charme des villages qu'il traverse. L'éclatement des couleurs à l'automne dans les montagnes de l'est l'émerveille, et pourtant, pas un instant, il ne peut oublier la guerre. Il en est partie prenante, mais ce contraste entre cet engagement et cette disponibilité fait justement de ces notes une « œuvre » singulière, car il appréhende en même temps tous les aspects de la vie, mais aussi de la mort.

Il voit les choses avec lucidité, en souffre et ne cache pas les larmes qui lui montent aux yeux quand tel de ses hommes ou tel

de ses compagnons est tué (un grand nombre de ses camarades, fantassins comme lui, ont disparu de l'Annuaire de l'École Normale Supérieure, au cours de ces années de guerre). En même temps, il aime cette vie qui lui permet de servir une cause qui, pour lui, est foncièrement juste. Il ne cherche pas à jouer au héros, mais vit héroïquement en toute simplicité, tâchant d'introduire un certain ordre au milieu de la pagaille qui règne malheureusement trop souvent dans les états-majors. Il refuse d'ailleurs d'y être rattaché, — car il a été repéré par des hommes comme Mangin, — et il ne se sent lui-même que lorsqu'il monte en ligne, avec les siens, quand il étudie le terrain, et lève des croquis de l'armée d'en face pour déterminer avec précision l'emplacement des mitrailleuses; il ne s'expose pas de façon inutile, mais ne se soucie guère des balles qui le cherchent. Il n'y a chez lui aucun désir de « paraître ». Il « est » lui-même et fait, tout simplement, ce qu'il estime être son devoir. Ouvert et attentif aux autres, il a, pour l'abnégation des « poilus » avec lesquels il vit, une admiration profonde.

On ne trouve chez lui aucune haine pour l'ennemi : il en parle avec beaucoup d'humanité et sait comprendre ou imaginer la souffrance de ceux d'en face. Il a la même compassion pour l'Allemand, fauché en pleine jeunesse, que pour celui des siens qui n'atteindra jamais ses vingt ans.

Il traversera, en novembre 1918, à la tête de son bataillon, l'Alsace et la Lorraine dont il raconte l'accueil ardent et enthousiaste qui le bouleverse : « J'ai le remords maintenant d'avoir considéré la question d'Alsace et Lorraine comme une question politique, alors qu'elle est une question d'humanité vivante et souffrante, de sang et de chair. »

On trouve tout dans ces notes, écrites « à chaud » sans aucune recherche, comme on trouve tout dans la vie ; et cette « cohabitation » d'épisodes douloureux, atroces trop souvent, et de moments de détente, de réflexion, parfois même de gaieté, fait vivre avec lui les événements qu'il a vécus.

Il a tout noté, au jour le jour. Il sait voir, écouter — et raconter. Présenter l'intégralité de ces carnets était tentant, mais le texte en est très abondant et, parfois aussi, très personnel : dans ses notes se trouvent, en effet, bien souvent des allusions à sa jeune femme qu'il a épousée en 1912, et qui forme avec lui un couple extrêmement uni. Il a donc fallu faire un choix, tout en sauvegardant la continuité et le déroulement de l'action.

Paul Tuffrau sera démobilisé en mars 1919 et retrouvera « avec une joie intime les paysages familiers »... « La vie reprend, les choses sont les mêmes, nous seuls avons changé... »

Françoise Cambon¹

1. *Note de l'éditeur* : Françoise Cambon est la fille de Paul Tuffrau.
Toutes les notes de bas de pages des *Carnets* et les résumés de transition (p. 51 et p. 92) des *Carnets* ont été rédigés par Françoise Cambon.

TABLE DES SECTEURS GÉOGRAPHIQUES

14 août 1914 — 25 août 1914 <i>Secteur de Saint-Mihiel/Pont-à-Mousson</i> <i>(entre Meuse et Moselle)</i>	29
28 août 1914 — 2 septembre 1914 <i>De la Lorraine à la Somme. De la Somme à Creil</i> <i>(Oise)</i>	35
2 septembre 1914 — 10 septembre 1914 <i>De Creil à la Seine-et-Marne</i> <i>Bataille de la Marne</i>	36
11 septembre 1914 — 9 mai 1915 <i>Secteur de Soissons</i>	50
10 mai 1915 — 23 novembre 1915 <i>Secteur d'Arras/Lens (Artois)</i>	75
25 novembre 1915 — 21 juin 1916 <i>Près de Reims/Sur l'Aisne</i>	106
3 juillet 1916 — 20 avril 1917 <i>Secteurs de l'Argonne et de Verdun</i>	121
24 avril 1917 — juin 1917 <i>Secteur de Saint-Mihiel/Commercy</i>	153
17 juin 1917 — 31 août 1917 <i>Secteur de Mourmelon-le-Petit/Reims</i>	156
16 septembre 1917 — 29 novembre 1917 <i>Secteur de Craonnelle/Craonne</i>	166
20 décembre 1917 — 4 janvier 1918 <i>Région de Coulommiers/Meaux</i>	177
4 janvier 1918 — 23 janvier 1918 <i>Secteur de Craonnelle/Craonne</i>	181

31 janvier 1918 — 11 mars 1918	
<i>Région de Meaux</i>	183
14 mars 1918 — 10 septembre 1918	
<i>Secteurs de Soissons à Noyon</i>	186
15 septembre 1918 — 6 octobre 1918	
<i>Secteur de Belfort</i>	220
18 octobre 1918 — 5 novembre 1918	
<i>Secteur de Munster — De Munster à Epinal</i>	221
8 novembre 1918 — 23 novembre 1918	
<i>D'Epinal à Nancy — De Nancy à Saint-Avoid</i>	224
23 novembre 1918 — 15 février 1919	
<i>Sarrelouis — Wiesbaden</i>	231
26 mars 1919	
<i>Retour en France : Démobilisation</i>	238

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos de Françoise Cambon</i>	7
<i>Préface de Stéphane Audoin-Rouzeau</i>	11
1914	27
1915	63
1916	107
1917	137
1918	179
1919	235
TABLE DES SECTEURS GÉOGRAPHIQUES	243